

Guillaume Lambert

Citoyens du Vent

Jeunesse

Jeunesse qui t'élance
Dans le fatras des mondes
Ne te défais pas à chaque ombre
Ne te courbe pas sous chaque fardeau
Que tes larmes irriguent
Plutôt qu'elles ne te rongent
Garde-toi des mots qui se dégradent
Garde-toi du feu qui pâlit
Ne laisse pas découdre tes songes
Ni réduire ton regard
Jeunesse entends-moi
Tu ne rêves pas en vain.

Andrée Chedid, *Tant de corps et tant d'âme*, 1991.

AVANT-PROPOS

L'âge étudiant se vit comme une brèche de liberté. L'autorité parentale s'éloigne, l'identité adolescente s'estompe, les impératifs du travail se dessinent à peine. Dégagée des contraintes adolescentes et adultes, la condition étudiante est marquée par le sceau de la volatilité. Elle offre à l'être un horizon de possibles. Les étudiants sont autant disposés à l'inconsistance éméchée qu'au bouleversement révolutionnaire. Le tourment naît, toutefois, de la promesse ferme que tout cela devra bientôt finir. Que l'étudiant sera bientôt, si ce n'est déjà, condamné à être libre, à « se choisir une place dans le monde, quel qu'il soit ».

Citoyens du vent est une plongée dans cet âge. Loin du foyer, de l'Etat, des bancs d'universités, ces citoyens embrassent leur versatilité. Willy semble condamné dans ce temps de l'étude de soi-même. Sceptique, il pénètre ses souvenirs pour connaître ses faiblesses, exposer ses souffrances, et s'attacher de toute son âme à ses questions abandonnées par leurs réponses. Se retrouvant en Hamlet, il hésite à s'engager dans l'élan amoureux, la fraternité amicale ou le combat politique.

Ses amis l'invitent à étreindre ce temps fuyant de l'insouciance. Guy lui propose un libertinage itinérant. Eugénie, un abandon dans l'intention. Théa, une prise de la bastille perpétuelle. Juliette, une quête du visage perdu. Dans leur entêtement à danser, boire, voyager et palabrer, ils aiment à oublier l'urgence de vivre—c'est-à-dire de choisir leur vie. Mais est-il encore possible de chausser des « semelles de vent » lorsque la tempête est levée ? Car aux murs de la salle, la réalité cogne, et quand celle-ci y pénètre, ses coups sont sans appel.

La pièce invite à dépasser les mots/maux des personnages pour entendre d'autres questions d'une actualité certaine. Est-il encore temps de parler d'amour quand l'injustice et la mauvaise foi revêtent le costume de l'intérêt général ? Peut-on continuer à survoler les paysages et les visages alors que d'autres font corps avec le pavé pour crier et frapper ? Le pinceau, la plume ou l'archet sont-ils toujours des armes à brandir quand il semble que parler est dépassé et que l'agir s'impose pour notre avenir ?

PERSONNAGES

WILLY

GUY

JULIETTE

EUGÉNIE

THÉA

LEO

ESTELLE

L'ACTEUR

PREMIÈRE ACTRICE

DEUXIÈME ACTRICE

L'AUBERGISTE

ANIA

L'ÉTOURDI

LA FOULE

LE FRÈRE DE THÉA

PROLOGUES¹

WILLY. Tu vois, ça commence comme ça. Au début, tu as l'impression que tout va très bien. Que tout peut durer une éternité et que tout est parfaitement calme, parfaitement sous contrôle. Tu te méfies pas, tu fais pas attention. Et puis, dans cet édifice que tu as mis tant de temps à construire, il y a de petites fissures qui se créent peu à peu. Au début, tu les vois pas venir, tu te méfies pas, tu fais pas attention. C'est de petites fissures, comme ça, elles s'accumulent. Et puis un jour, sans que tu saches pourquoi, il y a une très grosse fissure qui se crée, comme ça. Une très grosse fissure dans le cœur. Elle te dit qu'elle veut partir, c'est fini. Faut plus compter sur elle. Que tu ne devras plus l'attendre désormais. Elle part. Alors là, tu essaies de te justifier, t'essaies de te faire pardonner, t'essaies de sortir tous les mots que tu connais, tous les mots que tu as en tête. Pour lui expliquer, pour lui faire comprendre, pour lui dire qu'elle a tort. Mais ça ne marche pas. Elle est partie définitivement. Et tu peux pas la rattraper. Tu connais pas cette situation alors tu pleures un peu. Puis de plus en plus, tu commences même à boire un petit peu. C'est bien de boire, ça fait oublier. Et puis, tu bois de plus en plus alors à la fin, tu vois trouble tu ne marches plus très bien. Et au final, tu te retrouves au pied d'un très très grand immeuble. Vingt cinq étages. Alors tu décides de monter jusqu'en haut de l'immeuble, tu montes jusqu'au toit, tu grimpes sur le toit. Tu t'approches du bord, tu escalades la balustrade, tu mets tes pieds bien aux bords de la balustrade. Tu regardes en bas. Tu imagines ton image en bas, écrasée. Tu te dis que ce serait très drôle, que tu pourrais sauter puisque de toute façon tout ça est une vaste blague, tu ne te ferais pas mal. Tu regardes en bas. Tu fermes les yeux. Tu prends une très très grande inspiration et tu sautes. Et en effet tu t'écrases en bas, mais tu ne t'es pas fait très mal, comme tu avais prévu. Et tu commences à avoir honte. Tu en as assez. Tu as envie de tout quitter. Tout. Ton amour perdu. Ton pays. Tes amis. Tu peux plus voir personne. Alors tu pars faire un grand voyage. Tu te dis que tu vas te reconstruire. Tu te dis que tu vas voir de nouveaux horizons. Que tu vas rencontrer de nouvelles personnes. Y'en a qui te plairont énormément, y'en a d'autres un peu moins. Mais c'est ça les voyages et les rencontres, après tout. Tu voyages quoi. Tu es tout seul, très loin de ton pays. Tu te rends vite compte que tu n'arriveras pas à l'oublier. Elle est bien ancrée ici, au fond de ton esprit. Alors c'est plus calme qu'avant. C'est moins passionné comme on dit. Mais elle est toujours là, elle te suivra jusqu'au bout de ta vie. Et pendant ce temps-là, pendant que tu es en train de buller à des milliers de kilomètres de chez toi, dans ton pays, il y a quelque chose de terrible qui se passe. C'est comme la fracture qu'il y a eu dans ton couple. Les gens deviennent violents, malveillants. Des discours de haines, partout. Y'a une révolte, et dans cette révolte, tu perds l'un de tes amis, qui meurt comme ça, d'un coup sans prévenir. Tu te sens mal. T'as honte. T'as honte de ne pas avoir été là. De ne pas avoir su la protéger. Alors tu finis par rentrer. Et là tu te dis que tout n'est pas perdu. Que tu peux commencer à écrire. Ecrire, oui. Alors tu prends une page blanche. Tu essaies de rassembler tous les mots qu'il y a dans ton esprit. Tu essaies de les attraper au vol. Tu en formes des phrases. Au début c'est difficile. Mais plus tu travailles, plus c'est facile. C'est comme une mécanique, écrire. Tu essaies de te raconter tous tes souvenirs, toutes tes rencontres. Tout ce que tu as vécu dans ton voyage et dans ta vie. Tu as l'impression de t'engager. T'es presque fier. Jusqu'au moment où tu te rends compte, que malgré cet engagement, tu restes toujours complètement seul.

¹ Ce prologue s'improvise sur l'entrée du public. Le texte de Willy doit s'improviser à la seconde personne du singulier, au présent simple. Celui de Guy, à la seconde personne du singulier, au futur simple. Ils doivent être les synthèses des points de vue des deux protagonistes sur l'histoire. Les deux textes reproduits ci-dessus ont été improvisés par Jean-Gabriel Vidal-Vandroy pour celui de Willy (15 mars 2015, Maison des métaïlos) et Charles-Henri Ménival et Vincent Calas pour celui de Guy (respectivement 14 décembre 2014, MPAA/Broussais et 15 mars 2015, Maison des métaïlos).

GUY. T'as de la chance Willy. T'as de la chance d'avoir des amis comme nous. Un ami comme moi. Parce que je la connais ton histoire. Tu me l'as raconté des milliers de fois. Et pourtant je t'ai écouté jusqu'au bout. Mais il y a toujours deux versions de l'histoire. Tu peux la regarder autrement. C'est comme un gant, tu peux le retourner. Ton histoire je la raconterais pas comme ça. Déjà viens. Reste pas là. Tu veux pas venir avec nous ? On va aller faire la fête ensemble. Y'a Théa qui fait une soirée chez elle. On va aller boire un peu. On va aller danser. On va danser ce soir Willy. Ca fait une éternité qu'on t'a pas vu. Tout le monde me demande ce que tu deviens. Willy. Et puis, tu sais quoi, ce sera peut-être aussi un moyen de l'oublier, en buvant un peu. Je te propose un truc ce soir. Ta Juliette on va la dissoudre dans de la vodka. Si je te jure ça marche. T'as pas l'air convaincu. Si ça marche pas, tu pourras toujours partir. Alors tu partiras, loin et seul. Tu rencontreras plein de nouvelles personnes. Tu verras plein de nouveaux paysages. Tu gouteras plein de nouvelles saveurs. Puis tu parleras pas la langue du pays où tu es. Tu seras dans une situation d'inconfort. Mais tu seras hyper présent à ce qu'il se passe. Tu seras vraiment toi-même. Et tu seras heureux, tu verras. Tu vivras au jour le jour. Et puis c'est pas grave, tu peux partir loin, tu peux partir longtemps. Parce que quand tu rentreras, on sera là. Enfin moi je serai là. Je t'attendrai. Je t'attendrai et on ira boire une bière. On ira boire une bière tous les deux. Et le lendemain, et bah on ira boire une autre bière. Et le jour d'après, on ira boire une autre bière. Et on va boire tellement, tellement, qu'on ne saura plus la limite entre hier, aujourd'hui, demain. Tout ça, ça va se perdre. Ce ne sera plus que la première cuite, la dernière cuite. La gueule de bois. Ce seront nos repères de temps. Ce sera le premier verre de la journée. La première cigarette. La dernière. Ca deviendra notre repère dans un quotidien qui se transforme tout le temps. On sait que la première cigarette, elle a toujours le même goût. Et le lendemain on recommencera. On recommencera. On recommencera.

PREMIÈRE PARTIE

SCENE PREMIERE

GUY. Vite

Glissons sur ce souffle
Teinté de tristesse
Que notre nausée soit cet alcool
Qui nous donnera le tempo
Que notre sang
Giclant par à-coups
Gorge le bois de ces planches
Qui seront notre monde
Vite
Que serrés les uns aux autres
Votre air soit le nôtre
Respirons ensemble
Cette épaisse chaleur des corps
Que cette atmosphère embrase l'air
Sous nos yeux secs et avides
Qu'entends-je ?
Les trompettes de notre départ
Hurlent à nos tympan
Il est temps de voyager
Chargés de notre désespoir
Lorsque votre lucidité efface
Le fil sur lequel vous avanciez
Lorsque vous êtes ces appels
Au monde lancés
Abandonnés par leurs réponses
Il est temps de battre la campagne
De ne trouver comme étoile
Que la frénésie d'une chevauchée effrénée

WILLY. Tes beaux couplets m'enfument
Le vertige jaunit mon humeur
Ma tête est lourde

JULIETTE. Mon plus bel amant et ami de ma vie

GUY. Va-t'en
Willy n'écoute pas la mélodie de ces ombres
Laisse Paris chanceler derrière toi
Et cours pour attraper ce train en marche

WILLY. Et tout délaisser sur un coup de tête

GUY. Regarde autour de toi
Ces cailloux jetés dans le vide
Et qui te frôlent
Observe ce théâtre qu'est la croisée des quais

Elle
La profondeur de ses rides
Son regard creusé
Sa démarche infinie
C'est le pas de celle qui croit
Ne pas avoir eu le choix
Elle qui à dix-neuf ans a croisé
L'âme sœur la plus profitable
Aux yeux de ses parents
Elle choisit
L'ignorance de sa situation
Feignant ne pas connaître
L'étendue de sa liberté
La voilà embarquée pour quarante ans de mariage
Cent vingt hectares de terres cultivables
Quatre beaux enfants
Et des kilomètres de tricots

Lui
Tendant vainement de rassembler sa descendance
Pour vacancer et entretenir son mariage
Théâtreux étant jeune
Passionné ses parents l'étaient moins
Lorsque le spectacle de Molière effleura ses yeux
Il choisit d'être tapissier du Roi

Elle
Déboussolée
Sous un ciel sans étoile ni lune
Des larmes aux yeux
De désespoir

WILLY. D'amour

JULIETTE. Mon visage s'embrase de larmes
Plus de questions
Plus de regards

GUY. Oui des larmes d'amour
C'est un bon gars
Il jurerait qu'il l'aime
Oui c'est l'homme de sa vie
Oui oui oui
Et pourtant il ne peut s'empêcher d'aller
Galamment visiter le lit des passantes
Et maintenant que choisit-elle ?
L'exil de nouveaux bras
Qui s'accrocheront au passage
Les hommes seront-ils meilleurs ailleurs ?
Ce n'est pas les hommes
Mais l'amour qu'il faut changer

WILLY. L'amour ?

GUY. Une fantaisie
Une lueur qui rebondit d'une toile
Pour se déverser dans nos corps frissonnants

WILLY. L'amour ?

GUY. Un épouvantail qu'on agite devant notre route
Laisse-moi te libérer
De la cacophonie de tes pensées
Pour te mener sur les chemins de l'instant
Les trois coups de la liberté
Cognent à ton front
Ce soir c'est représentation unique
Il n'y a pas eu de générale
Il n'y aura pas de prolongations
On ne vit qu'une fois
Qu'une fois on jouera
Qu'importe les applaudissements
De noir nous serons éclaboussés
Le texte c'est à nous de le composer
Allons vadrouiller pour le trouver

Que cette voie lactée qui t'observe
Questionne ton pas
Dépasse ta pensée
Seconde ton périple
Et qu'au monde entier elle en témoigne

DEUXIÈME SCÈNE

Guy indique à la bouteille le chemin vers Willy. Un appel d'air de son ventre finit le geste. Le creux des rues. L'arrête des mots. La crue du cœur. Et l'automate accélère la révolution du manège. Les visages tourbillonnent. Les silhouettes chassées d'un coup de nausée reviennent à chaque gorgée. Les paumes des visages étouffent les plaies de Willy. La jouissance de l'impatient sous morphine. Une robe lui caresse le visage. Ou serait-ce un courant d'air.

THÉA. Willy
Où es-tu ?

LEO. Mon gros lapin en chocolat

ESTELLE. Pourquoi fuis-tu ?

EUGENIE. Que fuis-tu ?

GUY. As-tu joui récemment ?

LEO. C'était quand la dernière fois ?

WILLY. Embrasse-moi

JULIETTE. Lâche cette bouteille

WILLY. Jamais
Ou je chuterai infiniment

THEA. Sais-tu frapper ?

LEO. Coupe-toi les bras

ESTELLE. Mange ton prochain

EUGENIE. Tu te crois libre ?

GUY. Brûle toi les yeux

EUGENIE. Nous as-tu oubliés ?

THEA. Brule toi le ventre

WILLY. Allez un petit baiser
Une accolade au moins
Ne suis-je pas l'homme le plus démuné de tous
À quémander des baisers ?

JULIETTE. Willy qu'es-tu devenu ?
Regarde-toi

WILLY. Il me suffit d'effleurer
Mon reflet dans votre iris
Pour rougir
D'une nouvelle rasade
Votre regard
Mesdemoiselles Mesdames Messieurs

Sont le miroir de ma comédie

ESTELLE. Quelle est ta douleur ?

EUGENIE. Ta couleur est le noir

THÉA. Que fait-il ?

GUY. Il parle au vent
Son passe-temps favori
Ces derniers temps

WILLY. Regarde-moi
À passer mes journées au chaud
À faire sonner ma bourse à travers la ville
Tandis que d'autres en sont réduits
À mendier des sourires
Qu'ils n'obtiennent pas
Je connais mes beaux discours
Mais quand il s'agit d'agir
Non non non
Punis-moi
Pour ma lâcheté
Mes promesses
Et mes coups d'épée dans le vin

JULIETTE. Willy
Explique-moi ce qui a crevé en toi
Tes envies de lumière
De parole commune
Comment toi
Egoïste
Atrophié à l'écoute des autres

EUGENIE. Entends-tu ceux qui t'aiment ?

LEO. Comment oublies-tu ?

ESTELLE. Que deviendras-tu ?

LEO. Que vas-tu faire ?

GUY. As-tu encore envie ?

THEA. Vas-tu grandir ?

ESTELLE. Apprends-toi à mourir

WILLY. Je ne fais
Qu'écouter ma voix
Si mélodieuse
Couvrir les pleurs de ce monde

THÉA. Est-il devenu fou ?

GUY. Non il a juste le cœur brisé

Et le foie imbibé
Ce qui lui fait préférer
Au coussin le pavé

WILLY. Que veux-tu de moi Juliette ?

JULIETTE. Willy
Ce que je veux avec toi est mort
Quelque chose a crevé
En toi et par toi

WILLY. Je ne comprends pas

JULIETTE. Y a-t-il encore à comprendre Willy
La fenêtre est ouverte
Les battants claquent
Les cris montent
Y a-t-il tant à comprendre ?

WILLY. J'ai cherché en toi
Tout s'est perdu

JULIETTE. Tout cela est ridicule Willy
Ne vois-tu pas leur regard
N'entends-tu pas leurs murmures
Tout cela te tue Willy
Willy
Willy

WILLY. Apprends-moi comment vivre
Sans parler
Le cœur pour gouvernail

JULIETTE. Reviens-moi

WILLY. Oui
Me fondre en toi
Notre imagination pour paysage
Ma parole au pilori
Nos intentions pour monde
Valsons infiniment

TROISIÈME SCÈNE

WILLY. Sur le fond bleu d'orage des gens
Nous nous aimons

JULIETTE. Nous nous aimions

WILLY. Nous ne sommes pas ces dieux de la flamme folle

JULIETTE. Nous n'étions pas plastiqués
Des terroristes de l'amour

WILLY. La flambée des chairs
La flambée des villes

JULIETTE. Nous n'étions pas ces pyromanes névrotiques
Ces passionnés
Brasero des grandes combustions

WILLY. Nous n'appelons pas au retour monarchique
De l'animal

JULIETTE. Etre vu pour aimer

WILLY. Etre vu comme la foule regarde
Les humeurs fauves
Au travers d'un grillage

JULIETTE. Nous n'étions

WILLY. Nous ne sommes

JULIETTE. Nous n'étions pas ces chats
Aux rêves de tigre

WILLY. De savane

JULIETTE. De renversement du monde à coup de patte

WILLY. Nous n'appelons pas aux rugissements
S'écrasant au mur de la palabre

WILLY. Nous sommes bien moins que cela

JULIETTE. Et bien plus à la fois

JULIETTE et WILLY. Nous avons
Déposé nos lèvres sur le tranchant de leurs regards nous avons
Brisé le similaire ordinaire adultère nous avons
Détruit les victoires d'oreillers nous n'avons pas
Passionné l'illusion nous avons
Respecté nos essoufflements au soleil inventé
La paresse caressée nous avons vu

Derrière nos murmures
Notre tacite reconduite
De l'attention pour l'autre

JULIETTE. Tes yeux sont la vallée sacrée
Par laquelle tu m'as laissé
Aimer ta générosité

WILLY. De tes seins

JULIETTE. Combien de fois désirés

WILLY. Combien de fois célébrés
J'ai fait notre voie lactée
Au plafond de notre couche
J'aime de nos étoiles te voiler
Pour la joie d'entendre ton âme
Crier crier crier
Bordé de tes jambes tremblantes
Au plus loin tu m'as fui
Seule toi d'une main aimante
Nos âmes réconcilient

Au milieu et avec tous
Nous avalons la même épaisseur
De cancers grisonnant
Ma main dans ta main
C'est ce que je désire pour toi
C'est ce que tu désires pour moi

JULIETTE. Les larmes du temps étaient le sel de nos langues

WILLY. Ceci est le haillon de notre utopie présente

JULIETTE. Sur les rives du souvenir
Notre rêve s'est échoué Willy
Mon amour est sourd aux allers
Et retours des promesses saignées

Son d'un fracas.

WILLY. Où suis
Plâtre à bouffer
Chaos tombé
Époque putréfiée
Pas respirer
Mirages
Passés

Suis crachat
Écrasé sur pavé
Rature au cœur
Viole parole
Putain fuyarde

Beauté racoleuse
Conteuse enjôleuse
M'étripe sur
Ton éclat
Abandonne
Sol mur ciel
Putréfaction
Ravalé
Et vomis
Du temps
Refuse
Tapiner avec
Verbiage
Menstrué
Institué
Modèle à chausser

Prutain
Mange merdre
Cronnard
Brordel
Sraloperie
Prutain de
Fils de prute

Goût brouillé
Corps cassé
Au sol
Battu par
Souvenirs
M'enterre
À rechercher
Douceur
Passée

JULIETTE. La chaleur de ta première caresse
Jamais je ne l'oublierai
Dans mon cœur
Je garde ton image
Celle de mon plus tendre
Ami

WILLY. Infini sur lèvres
Solitude dans cœur
Douceur sur oreille
Sécheresse dans peau
Veux tomber
Encore
Encore
Espoir toujours
Là

GUY. Willy

Une épave sur les rivages du romantisme
Je te croyais prêt à t'envoler
Ne t'ai-je pas convaincu ?
Ne t'ancre pas dans ce port morbide

WILLY. Désir brûlé
Brouillard dans
Cœur

GUY. Pleurs
Larmes
Soupirs
Chagrins d'amour
Égalent peine pour toujours

WILLY. La chaleur de son soupir
Comme un mourant sur ma peau

GUY. Et quel est ce monde ?
Celui des planches
Le masque sourit pour ménager ta tristesse
Il n'y a que ton imagination
Tu peux rire aux éclats
Sauter
Voler jusque la lune
Y rencontrer son peuple
Séduire sa reine
Et pourtant
Que des songes
Peut-être ton amour passé
Ne fut pas plus réel
Que cette fugue
Lâche prise Willy
Impossible d'immortaliser
Un souffle
Si tu souffres
C'est que ton illusion t'a gagné
Réveille-toi

WILLY. Pourquoi ?

JULIETTE. Parce que notre nous a chaviré
Parce que je fus cette source
À laquelle tu as bu
Désormais tarie à ta vue

WILLY. Ça reviendra

JULIETTE. La braise de nos étreintes s'est éteinte
À cause de ce souffle perpétuel en toi
Qui ne peut m'emporter

WILLY. Reste

JULIETTE. Tais-toi

WILLY. Un instant seulement

JULIETTE. Willy

Écoute-moi
Entend ma voix
Si distante
Te dire je t'aime
Tu le sais
Je t'aime
Je t'aime
Je t'aime
Tu l'entends
Tu y crois
Écoute-moi
Va-t'en
Je suis lacérée de tes baisers
Tes regards sont des brasiers
Vers les rochers
Ton parfum
Le relent du quotidien
Ma peau se fait cendre à ton toucher
Ma voix sainte

Va-t'en
Ta paume étouffe mon innocence
Tu mortifères mon sein
Qui veut se libérer
Ma jambe sauter
Mon front battre
Tu moribondes ma vue
Tu sais savoir
Tu ne peux plus aimer
Mais te souvenir tu peux
Pour longtemps
Alors garde
Garde ce souvenir
Souviens-toi
Ô souvenir des souvenirs
Souviens-toi que tu as oublié
Et aimé

Plus de questions
Plus de regards
Tu m'as rendu folle
Je suffoque
Cette scène lugubre
Je dois la jouer seule

Le flacon
J'arrive Willy
C'est à toi que je bois ceci

WILLY. Juliette

JULIETTE. Je dois fuir
Je vais mettre ma robe
Et des fleurs
Dans mes cheveux
Je ne sens que leur parfum

WILLY. Juliette
Regarde-moi

JULIETTE. Le vent gronde sur les planches
Les étoffes s'agitent éplorées
Les spots crépitent dans l'obscurité

WILLY. Juliette
Qu'es-tu devenue ?

JULIETTE. Où suis-je ?
Seule ? Dans ce caveau humide
J'ai peur
J'entends du bruit parmi ceux de la nuit
C'est mon amour qui court
Drapé d'étoiles filantes vers son destin
Jouons la morte

WILLY. Si belle encore
Je meurs sur tes joues
Sur tes lèvres

GUY. Je dépose cette rose sur son corps
Sa beauté nous ébahit et nous transporte
Mais cette rose
Est d'une fragilité effrayante
Attachée à son existence
Sa faiblesse nous réunit aujourd'hui
Trop tôt ses pétales s'envolent
Mais il nous faut ne pas oublier ses couleurs
Bien que la douleur semble parfois gagner sur
Le parfum de cette fleur

WILLY. Cette nuit je me saisis de la plume
Je ne brûlerai pas ma bouche
Ta chair ne se crispera pas contre la lame
Au matin nos barques fuiront les brisants
Et nous naviguerons à travers cet océan

GUY. Tu composes ?

WILLY. Je tente de composer avec mes sentiments
Cette partition ne me guide plus
Mes pensées sont des crêtes aux mots périlleux

GUY. Nous sommes réunis pour célébrer la vie
La réunion de ceux qui s'aiment

La célèbre le mieux
La vie nous a confié une chose simple
Dont nous n'avons conscience que trop tard
Être là
Pour la personne qu'on aime
Abandonner tous les grands discours
Pour vivre l'essentiel
La présence de l'être aimé
Car telle est notre condition
Aimer et être aimé en retour

WILLY. Aimer et être aimé en retour

Juliette
Pressons-nous
Le soleil perce nos draps doux de la nuit
Les bruits de la ville montent
Pourquoi
Pourquoi ces regards si violents à tenir
Ceux d'étrangers qui se sont aimés
Ce regard de l'amour qui ne peut plus
Je veux me battre
Saisir mon cœur
Pour braver le vent de nos départs
Je déchire cet air
Qui me fait suffoquer
Je lâche prise avec la scène

Juliette
À quoi ressemble ma douleur
Du fond de ce trou ?
Le soleil caresse une dernière fois ta peau
Avant que l'obscurité noircisse ton visage
Mourir à vingt ans
Comme si nous n'avions construit nos vies
Que sur des ombres lointaines
Comme si je n'avais jamais vécu qu'à côté

DEUXIÈME PARTIE

PREMIÈRE SCÈNE

THÉA. Où sont l'individu
Et sa liberté ?

GUY. Et ça recommence

THÉA. J'ouvre les yeux
Je ne vois que de l'humain
Je vois la douce Eugénie
La falaise de sa gorge
L'océan de sa chevelure
Je vois Guy
Et l'hémisphère dans sa pupille
À l'approche du vin et du pain gratiné
L'individu ce n'est pas nous
Et je vomis ces discours nous désignant

GUY. Théa je mange
J'aimerais sentir d'autres vapeurs

THÉA. Ils font de nous une armée blafarde
Délavant nos senteurs
Nos singularités
Et nos couleurs

GUY. Arrête d'insulter ceux qui ne peuvent pas
Chanter et philosopher comme toi
À la terrasse des cafés

THÉA. Ce vide qui remplit nos vies
J'en deviens nauséuse

GUY. Moi aussi
Ce vin est âprement acre

EUGÉNIE. Que Madame parle de politique
Tandis que nous jouissons de ses fruits

GUY. La paix
Commence dans nos assiettes
Madame l'écoeürée
Nous courrons nous crions nous aimons
Alors qu'une plénitude attablée
Comble le cœur l'esprit et le ventre
Le manger et le boire
Sont les clés secrètes d'un monde apaisé
Dont peu de peuples ont la connaissance

THÉA. L'homme a besoin de pain

Mais aussi de poésie
Nous vivons une époque étrange
Où la jeunesse se voit refuser
L'audace
Et l'accepte

GUY. « Il semble que l'on naît toujours à mi-chemin
Du commencement et de la fin du monde.
Nous grandissons en révolte ouverte presque aussi furieusement
Contre ce qui nous entraîne
Que contre ce qui nous retient. »ⁱ

EUGÉNIE. Un baiser pour cette belle prose

THÉA. À citer René Char
Tu me comprends
Sous cette enseigne
Philosophes artistes politiciens
Ont théorisé la révolution
Lutté contre ce qui les révoltait
Et nous disons
La révolution est faite
Elle est derrière nous
Et nous vivons dans le meilleur des mondes
Je dis
Et si tout était à refaire ?
J'entends
La jeunesse c'est le futur
Je dis
La jeunesse est le salut de notre présent

GUY. Alors laisse-moi présentement
Finir ton canon s'évaporant

THÉA. Nous nous asservissons
Sous l'émerveillement de l'esprit des grands
Dont la main gauche promet d'offrir
Tandis que celle de droite accapare
Ecrivons notre déclaration des droits
Pour abolir leur défiance esclavagiste

GUY. Article premier
Tout jeune a le droit de passer une soirée
Sans t'entendre baragouiner

THÉA. Article second
Tout jeune a le droit d'articuler sa pensée
Pour composer la vie qui lui revient

GUY. Article troisième
La liberté de brasser l'air d'un seul
Ne doit pas entraver la joie du silence des autres

THÉA. Article quatrième

Tout jeune qui croit être libre en mangeant et buvant
Est aliéné par l'élite
Qui organise sa boulimie et son alcoolémie
Profite du présent
Qui sait comment sera l'avenir
Aujourd'hui cette crise qui ne finit plus
Demain une pandémie
Une guerre
Une montée des eaux
La fournaise d'en haut
Dans quelle fin du monde finirons-nous
Et de quelle

EUGENIE. Les nappes s'agitent
Le bois grince
Les verres chutent et se brisent
Les nuées envahissent le ciel
Qui se gonfle des larmes noires du monde
Le plomb des nuages menace nos têtes
Quand soudain
Des quatre coins de l'horizon
Un craquement égale à mille éclairs
Les colonnes célestes cèdent
Et dans leurs fracas
Déchirent les pleurs et couvrent les cris
Les écluses cosmiques libèrent des torrents de pluie
Les océans les plus profonds
Font éclater les vannes des ténèbres
La terre et le ciel se confondent
Et s'allient dans ce fléau en cascade
Au loin une vague gravit lentement
Elle dévore les déjections de notre labeur
Les cadavres de nos institutions
Les charognes de nos valeurs
Et toujours poursuit son ascension
Ses falaises d'eau ne se rassasient pas
Ses crêtes grattent le ciel
Et s'allient aux éléments fauves
La rose des vents rugit
Ses épines pulvérisent les joues des naïfs
Nos cris sont désormais noyés et dépassés
Des profondeurs où nous sommes tombés
Une voix forte de milliers d'hommes
Fait trembler les océans
Et nous crie
Regarde-nous
Beautés du temps
Et déchets de l'époque
Sont la même pâtée nourrissant
Notre fracas prochain
Nous sommes l'au-delà du déluge
Nourrissez-vous de la vase des bas-fonds
Délectez-vous des épaves qui ont tenté

Et ont sombré
Vous qui y avez travaillé
Jouissez de la fin du monde
Et du néant qui me suivra

GUY, à *Théa*. Tu révolutionnes
La table d'un café
Avec tes beaux discours
Quand passes-tu à l'action ?

THÉA. Moi je n'agis pas ?
Tous les jours je

EUGÉNIE. Et vous Monsieur le taciturne
Une pensée s'enfuirait-elle de votre silence ?

WILLY. J'acquiesce à tous vos élans
Je serais prêt à les défendre avec force
Au point d'en perdre ma raison
De les soutenir
Je pensais à moi et à nous
Quand l'addition nous séparera
Et que nous repartirons trahir nos causeries
Sur le sentier des boulevards
Car ce sont nos valeurs
Qui bâtissent notre solitude
Nos discours s'affrontent
Et nous divisent
Au point qu'il est préférable
De vivre avec les autres
Esseulés de nos rêves
Mes mots me font souffrir
Du vide qu'ils créent
Il n'y a pas de parole qui remédie
Au tourment

GUY. Et l'action ?
À nous révolter
Nous calmerons
Notre peine

THÉA. Et notre action
Nous récompensera d'elle-même

EUGÉNIE. Un agir pour vivre
Guidés par l'instinct
Faisons d'un rêve notre vie
Et saisissons-nous de Paris
Comme cadre à notre féerie

THÉA. Bastillons dès ce soir
Et faisons le serment
De ne nous quitter
Que lorsque nous aurons dessiné

Une constitution à notre cœur

DEUXIÈME SCÈNE

À vélo.

GUY. Jeunes gens

Un rêve comme peu de nuits savent les susurrer

THÉA. Assez de tes farandoles d'images

Qui soufflent du vide

EUGÉNIE. Si Madame ne désire plus rêver

Qu'elle laisse au moins les autres

Savourer ce plaisir

GUY. Merci princesse

Je m'éveillais donc dans un tourbillon de vapeurs

D'odeurs matinales

Et de voitures filantes

Me hâtant comme il se doit sur les boulevards

Lorsque parmi cette chevauchée de voyageurs

Je vis

Non plutôt

Je ressentis cette beauté sans pareille

Car l'objet de ma fascination

Ne m'offrit pas son visage

Mais sa danse

M'invitant à caresser du pied

Le parquet des pavés

Puis ce fut son odeur

Qui me captura dans ses filets

Où il est doux d'y être lové

Un désir

Ou une vigueur

Me poussa à couronner mon émerveillement

Par la finesse de son visage de soie

J'appelai mon inconnue

Aucune réponse

Elle filait

Comme survolant le pavé

Moi je courais frappé par les passants

Qui devinrent rapidement des blés

Puis des rochers

Et toujours sa lueur en face

Et moi poursuivant son ombre si fugace

D'impatience je bondis

À travers les forêts

M'ébranchant les bras

Mêlant l'amer de mon sang

Au salé de mes larmes

Car toujours devant moi

Je pouvais comme la toucher

Du bout des doigts dans sa fuite

Le vent m'assourdit

La gifle de l'air m'aveugla
Le froid m'engourdit
Et son odeur s'envola
Jusqu'à

EUGÉNIE. Jusqu'à ?

GUY. Mon image comme morte sur un lit
Et moi venant retrouver mon corps
Pour me réveiller

THÉA. Quel rêve torturé

GUY. Je ne t'avais pas promis un conte Théa
Mais un rêve
Dénué de sens comme nos vies

THÉA. Moi je rêve de partir
Là où la nuit je pourrais m'allonger
Sur une plaine fraîche
Pour observer les étoiles

GUY. Voilà un rêve peu ambitieux

THÉA. Oui simple
Mais nécessaire
Je ne peux plus vivre là où les astres
Ne brillent plus dans le regard des autres
Ne cherchez pas plus loin
Les causes de notre spleen
L'homme se contente de lampadaires
Pour rivaliser avec un ciel étoilé
Nous ne voulons plus rêver
Nous ne savons plus imaginer
Ni dépasser notre médiocrité
Pour caresser nos idées constellées

EUGENIE. Arrête donc tes discours misérabilistes

GUY. Et toi Willy
Si je te demandais de me conter
Le rêve qui te fait lever le matin
Des bras de Morphée
Et qui console ta journée le soir
Chassant ton désespoir
Trouverais-tu les mots ?

TROISIEME SCÈNE

L'ACTEUR. Du jus de raisin

PREMIÈRE ACTRICE. Champagne

L'ACTEUR. Enfilez vos chaussons rouges
Et dansez à vous en brûler les pieds

DEUXIÈME ACTRICE. Quand je pense à ce qui se passe au Levant

WILLY. Au Levant ?

DEUXIÈME ACTRICE. Ça me rend dingue

L'ACTEUR. Malade

DEUXIÈME ACTRICE. Ouf

L'ACTEUR. Guedin

DEUXIÈME ACTRICE. Folle

WILLY. Effectivement

DEUXIÈME ACTRICE. Quand je pense à ces petits enfants du Levant

L'ACTEUR. Les Levés ?

DEUXIÈME ACTRICE. Ça me fait pleurer

L'ACTEUR. Amen

DEUXIÈME ACTRICE. Pleurer de tristesse
Je pleure pas souvent

L'ACTEUR. C'est pas une chouineuse

DEUXIÈME ACTRICE. Mais je pleure sur la misère du monde

WILLY. Du coup, tu dois pleurer souvent ?

DEUXIÈME ACTRICE. Tu vois, ça me touche personnellement

PREMIÈRE ACTRICE. Un peu de vin ?

DEUXIÈME ACTRICE. Oui volontiers

L'ACTEUR. T'as de la famille là-bas ?

DEUXIÈME ACTRICE. Non

L'ACTEUR. Des amis ?

DEUXIÈME ACTRICE. Non
Comme je le dis toujours
Moi

Je fais de l'art humanitaire

L'ACTEUR. Amen

DEUXIÈME ACTRICE. Je suis une actrice
Et ma lyre
Je l'offre aux p'tits enfants en douleur
Quand le monde souffre l'art doit être humanitaire

WILLY. C'est-à-dire ?

L'ACTEUR. C'est beau

DEUXIÈME ACTRICE. Je crois pas au pouvoir des armes

L'ACTEUR. J'emmerde nos princes qui foutent rien

DEUXIÈME ACTRICE. Amen

L'ACTEUR. La paix par l'art

DEUXIÈME ACTRICE. Mon verre au Levant

L'ACTEUR. Et aux Levés
Vois-tu je projette en ce moment
L'écriture d'un court roman

WILLY. Une nouvelle ?

L'ACTEUR. Pas exactement
C'est un peu comme ce long poème
Que j'écris
Toutes les nuits
Je force mon humeur
Deux trois quatre heures
Pour épancher mon âme sur le papier
C'est dur
Mais c'est la condition pure
Pour trouver cette essentialité
Féconde à l'origine de mon
Être au monde J'écris
Pour assouvir ce
Besoin d'absolue
Beauté Une beauté
Sublimement belle
Pour toucher au
Vrai véritablement
À propos

WILLY. Il fait chaud non ?

L'ACTEUR. Je me soulage par
Des rivières d'encre
Car son parfum envoute
Ma muse

Qui m'envoute
Et m'invite en retour
Elle me fait voler sur
Les crêtes perpétuelles
De mon désir

WILLY. Je ne me sens pas très bien

L'ACTEUR. Puisque comme Nietzsche
Disait : « Ce qui importe
Ce n'est pas la vie éternelle mais
L'éternelle
Vivacité. »

WILLY. J'ai trop bu je crois

L'ACTEUR. C'est cette vivacité vivifiante
Voulant voler
Pour vivre
Et survivre
C'est ma vendetta vénérée
Mon vice vagabond
Contre la voix des villes
Ce vent vanillé et
Velu

WILLY. Je vois trouble

L'ACTEUR. Que je vise vivement
Et j'écris j'écris j'écris

WILLY. Et tu parles tu parles tu parles

L'ACTEUR. Pour trouver absolument
Cet absolu transcendantal
Et pourtant terrestre
Qui me fait respirer

Tu me fais danser

WILLY. Non oui je

GUY. Willy
Arrête de parler

WILLY. Les gens ici sont

GUY. Oui très

WILLY. Enfin tu vois

GUY. Oui oui ils sont vraiment
Regarde Théa
Quand elle a bu on dirait un tigre

THÉA. Votre regard me fera naître

Dans les coulisses
Mes couleurs sont noircies
Je rode d'étoffes en étoffes
Guettant le tréteau lumineux
Comme un guépard avec sa proie
J'attends l'instant que je saisirai
Pour me propulser devant vos yeux

WILLY. Ils ont mis quoi dans son vin ?

THÉA. D'une bourrasque
Je brûle sous ces soleils d'intérieurs
Aveuglé par le noir de vos regards
J'abandonne ma carcasse
À la vie et à la mort
D'un hôte de passage
Et je m'élève plus haut que les dieux
Je crie plus fort que le révolté

WILLY. On n'entend que toi

GUY. Pour une fois

THÉA. J'aime plus passionnément que l'amant

EUGÉNIE. Tu embrasses plus goulument que l'amant

THÉA. Ne me suis-je pas trouvé
Dans la fuite de moi-même
Et si je me fondais pour toujours
Dans ce masque fuyant
Pour faire de l'intensité
Mon quotidien ?

GUY. Bravo l'artiste
Que regardes-tu ?

WILLY. Elle
J'ai mille autres raisons de regarder ailleurs
Mais je suis comme aspiré
Par le tourbillon de ces yeux
Peut-on ressentir autant de plaisir
À simplement regarder ?
Impossible de penser
Boire danser
Car sa vue me tient à un fil que je ne peux lâcher

GUY. Un coureur de traits fins
Voilà ce que tu es

WILLY. D'où me vient ce désir
De caresser sa ligne
Pour faire connaissance avec la grâce
J'ai une faim infinie
De sa peau

J'aimerais être cette flamme
Qui lèche l'aigreur de son sein

GUY. Un poète du sexe
Si tu pouvais être mon Cyrano
Plus souvent je ferai la bête à deux dos
Laisse-toi guider par ton ventre
Et approche-toi

WILLY. Sa beauté me perdra
Je ne fais que quémander des regards
À de coquettes inconnues
Pour soulager ma douleur

GUY. Oublie cela
Des rivières d'autres regards t'attendent

WILLY. Pourquoi la quête de sa volupté ?
Des milliers de grains de sables
Que je tente de conserver entre mes doigts
À quoi rime ce batifolage de silhouette en silhouette ?
C'est mon sexe aveuglé
Qui me tire vers le bas
Devrais-je me castrer pour enfin devenir homme ?
Me libérer de ces futilités
Pour enfin m'élever ?

GUY. Vous l'avez entendu
Qu'on me donne un couteau
Allons
Doucement avec la pensée noyée par les sens
Il suffit de regarder autrement

WILLY. Et comment ?

GUY. Avec un regard vierge sur le monde
D'abord enivrons nos sens
Dans un océan de vin

WILLY. Mer sur laquelle tu es un marin exercé

THÉA. Professionnel

GUY. Absolument
Chaque gorgée ouvre le palais
Vers de nouvelles acidités
Venues d'autres horizons
N'a-t-on pas l'impression à chaque rasade
De sucer le sang de passants nocturnes ?
Puis la musique
La nourriture des amants
Caressons quelques cordes
Et voyageons au bout de nos nuits
Sentez-vous cette flamme qui vous brûle

Qui part du ventre
Pour descendre aux jambes
Monter aux épaules
Au cou frissonnant
Jusqu'au bout des cheveux
Abandonnez-vous à cette pulsion
Devenez rythme
Couleur
Et lumière
Perdez l'usage de votre parole
Et brûlez
Brûlez
Brûlez
Telle une étincelle jetée dans la nuit

La musique s'abat sur les corps. La claque des sens est souveraine. Leurs pas sont de silex. Les dominos de bouteilles carillonnent. Ces fauves ne se voient plus. Ils se ressentent. Ils sont un bataillon inversé, avec pour caporal l'abandon. La musique s'essouffle. Les jambes résistent à bout de souffle. C'est debout que ces jeunes chutent.

WILLY. Allons
Assez de ce feu
Ce soir je serai artiste et même théâtral
Savez-vous seulement ce qu'est le théâtre ?

EUGÉNIE. Jamais entendu parler

WILLY. Ma parole
Tu es donc bien plus vierge que je ne l'imaginai

THÉA. Et tu te proposes sûrement pour la défleurer

WILLY. Tout à fait
De la manière la plus noble qui soit
Là où tout a commencé

GUY. Laisse-nous donc pour ce soir
Point de tragique lorsque nous festoyons

WILLY. Au contraire
C'est le meilleur moment qui soit
Puisque nous faisons vibrer cette interrogation
Être ou ne pas être
C'est là toute la question
Supporter encore ce hasard
Ou bien faire front
Prendre les armes
Et tout finir ?
Danser
Boire
Mourir
Dormir
Rien d'autre
Jusqu'où supporter cela ?

Qui le peut s'il ne dort pas ?
La grisaille de nos routines
Le mépris du bien-loti
L'ignorance du bien-pensant
Le silence bruyant du non-sens
Les gémissements du prochain
La solitude du sociable
La déchirure de l'amour éloigné
Le dédain de l'encravaté
Nos cris sans échos
Alors que nous sommes entourés
De raccourcis vers notre délivrance ?
Le sens
Pourquoi me fuis-tu
Alors que j'ai tant besoin de toi
Trop de questions pour poser mon pas
Je suis vidé de certitudes
Sauf d'une qui me répondra

GUY. Sèche tes larmes par ton sommeil
Demain
Nous brûlerons le corset qu'est cette ville
Et nous réapprendrons à vivre le monde

TROISIÈME PARTIE

1.

GUY, *au public*. La locomotive vrombit

La route chante

Les rails s'envolent

Willy s'accoude à la fenêtre

Et ouvre l'œil

Sur l'ébène des visages

La pierre des villes

Et le coton des nuages

Le ciel s'offre à boire sur terre

Et Willy boit

Les étoiles descendues en ville

Son cœur se remplit

Ses yeux piquent

Et sa tête chancelle

A Willy. Willy garde-la cette chandelle

Qui dans ta main danse ainsi

Et éclaire ta nuit

2.

L'AUBERGISTE. Allez reprends du thé

Bois

Mange un bout

Tiens une pêche

Croque

Une p'tite tartine ?

WILLY. Non merci bien

L'AUBERGISTE. Trop tard

Elle grille

Le beurre la confiture

Ici

T'as besoin de force

D'où viens-tu ?

WILLY. De loin

L'AUBERGISTE. Je l'aurai deviné

Encore les yeux écarquillés

Par le vent de ton voyage

On finit par fermer les yeux

Sur nos maisons et nos villes

Ce sont les globe-trotteurs comme toi

Qui soufflent sur la poussière

De nos villages

De nos visages

Bois vas-y

Tiens la tartine

Mange

Où vas-tu ?

WILLY. J'essaie de le découvrir

L'AUBERGISTE. Un vrai vagabond

Je suis heureuse d'en voir des comme toi

Dans notre enclave

Les joues encore fraîches du voyage

Faut bouger t'es jeune

Ça te fera des colliers d'images

Des broderies d'histoires

Et t'en parleras autour de toi

Ça donnera l'envie aux autres de partir

Bois bois

Et nous partirons tous

À chaque arrêt plein de rencontres

Avec qui parler et écouter

Les nouvelles du monde

On s'envolera tous

Reprends une tartine vas-y

On pourra parler chanter danser

Sur l'air de nos fables

On lui dressera le portrait
Et on lui donnera une voix
Au monde
Même seul
Nos rencontres toujours en tête
Je parle je parle
Faut y aller non ?

WILLY. Oui je dois

L'AUBERGISTE. T'excuse pas
Je viens de t'le dire
Faut bouger
Tant que t'as pas besoin de canne
Pour avancer
T'as un peu d'argent
Pour la route
Toujours faire attention
Une fois je me suis retrouvée bloquée par
Je m'emporte
T'as un peu de sous ?

WILLY. Ne vous inquiétez pas
C'est plutôt moi qui vous en dois
Merci beaucoup
Merci pour tout

L'AUBERGISTE. Allez va
Bonne route
Et tu raconteras tout hein ?

3.

WILLY. Ania

ANIA. Willy

Ça me fait tellement plaisir de te voir
Comment ça va ?
C'est drôle de te voir ici
Là où j'ai grandi

WILLY. Je t'avais promis que je viendrais

ANIA. Ça fait quoi

Un an
T'as faim ?
On va manger un morceau
Alors raconte-moi

4.

L'ÉTOURDI, *s'approchant de Willy*. Une marche est un trône

L'ombre d'un platane un royaume
Le clapotement des talons sur les dalles
Un concert
À quoi bon payer son entrée
Quand les rues ensoleillées
Sont du matin au soir un spectacle?
Huit pièces le ticket ?
Pas pour moi
Une chaise une table un café ?
Non merci
Je marche nez au vent
Pour m'extasier de tout
Accompagné du son d'un violon
Se déversant d'une lucarne entrouverte
Je trébuche tous les trois pas
Chaque trou est pour moi
Mais mes bleus aux genoux
Valent bien le rose de leurs joues
Sur l'étendue de mon silence
Se met en scène
La vie des autres
Un enlacement plus long qu'une accolade
Est l'adieu des amoureux
Se séparant pour d'autres cieux
Là une passante une fleur à la main
Encore dans le bouton de son amour
N'attendant que d'avoir la main serrée
Le cœur épanoui
Un homme attablé à un livre
Est un poète en quête de découvertes
Ou en manque d'inspiration
Lève les yeux de ton bouquin
M'sieur le Poète
Elle est là la grande beauté
Suffit de mieux observer

5.

WILLY. Les voyages nous rapprochent et nous séparent

Il est dix heures
Le soleil éclabousse sa lumière
Sur notre premier baiser
Et je suis face à la mer
Réalisant la promesse qu'on s'était faite
À deux
Tout seul
Loin de toi
C'est pourtant ton rire que j'entends
Ton visage que je vois
Ton parfum que je sens
Lorsque mon cœur bat

6.

L'ÉTOURDI. Ma pauvreté m'a apporté

Un regard transfiguré
Sur un monde inchangé
Un rien m'éblouit
Un carré d'herbe
N'accueillant qu'une marguerite
Un éclat de rire
Dessiné à même le mur
Le parfum d'une passante
Me stoppant net
L'œil fermé
La peau ouverte
Le nez cherchant les derniers souvenirs
D'un éden fuyant
Un sourire gratuit
Régalé d'un autre
Offert
La foule heureuse
La sève comme du champagne
Quel bonheur la vie

7.

GUY. Le voyage nous ôte ce refuge.

Loin des nôtres, de notre langue, arrachés à tous nos appuis, privés de nos masques (on ne connaît pas le tarif des tramways et tout est comme ça), nous sommes tout entiers à la surface de nous-mêmes. Mais aussi, à nous sentir l'âme malade, nous rendons à chaque objet, sa valeur de miracle. Une femme qui danse sans penser, une bouteille sur une table, aperçue derrière un rideau : chaque image devient un symbole. La vie nous semble s'y refléter tout entière, dans la mesure où notre vie à ce moment s'y résume.ⁱⁱ

8.

WILLY. Bref le bonheur de voyager
Partir loin pour être libre de tout
Une passion silencieuse
Pour ces instants ces images
Qui passent puis s'échappent
Que dire quand le soleil grise ta peau
Et la brise jalouse chasse un peu le chaud ?
La misère du cœur devient plus douce
Et tout est dit
Parle-moi de toi
Heureuse d'être enfin chez toi ?

ANIA. Oui bien sûr
Ça m'a fait plaisir de voir
Mes frères mes sœurs
C'est vraiment
C'est triste

WILLY. Triste ?

ANIA. Oui
De voir cette misère
J'étudie à des océans d'ici
Privilégiée
J'oublie
Puis prend une claque
À chaque retour
C'est tellement
Tu vois des sourires
Tu ne trouves pas de joie
La ville court pour s'abrutir
Nous pensons à ce qu'il faut changer
Mais savons qu'aucun soulèvement
N'y mènera
Nos maux nous maudissent
Nos pensées se salissent
Nous préservons nos coups pour nous-mêmes
Au lieu de les élever à qui de droit
Que veux-tu que je fasse ?
Jeter un verre d'eau sur un brasier
Le foyer charrie toujours ses vagues
Trop tard pour rester
Ce pays est au-delà des cendres
C'est un phœnix inversé
J'ai fait le deuil de mes envies pour ce pays
Je suis devenue étrangère à ma maison
Touriste d'ailleurs
Qui sait d'où
Allons-nous balader

9.

WILLY. Je cours à travers les langues et les paysages
Pour trouver ces visages me parlant
D'un silence intense
Peut-être n'est-ce pas la terre
Qui me libérera
Mais la rencontre

10.

L'ÉTOURDI. Un calepin à la main
J'écris les vers que
La rue me chuchote
Le nez sur le papier
La tête dans les nuages
Le pied gauche dans le cadeau des chiens
Le droit dans le nid d'une poule
Les voitures klaxonnent ma flânerie
Bah quoi
Faut pas laisser s'échapper
Un vers bien trouvé
Faut l'capturer sur le papier
Mes amis se moquent de moi
De mon sourire béat
Je suis un grand enfant
Je m'étonne de tout
Manque de goût
De regard critique
De culture
Peut-être qu'ils en ont trop eux
Puisqu'elle déborde régulièrement
De leurs yeux

WILLY. Tu as beaucoup d'amis ?

L'ÉTOURDI. À savoir qu'en faire
Ma route est parsemée
D'amis pour la vie
Le temps d'une nuit

WILLY. Tu rencontres beaucoup de monde ?

L'ÉTOURDI. Un tas de gens

WILLY. Un tas ?

L'ÉTOURDI. Un tas

WILLY. Tu es un peu seul non ?

L'ÉTOURDI. Seul

Regarde tout ce monde dans la rue
Comment veux-tu que je sois seul ?
Regarde là c'est
Hé ça va
Machin
On s'voit bientôt
Ma

WILLY. T'en connais aucun

L'ÉTOURDI. D'accord
Je suis seul
Je ne rencontre personne
Et alors ?
Solitaire ça ne veut pas dire
Misanthrope
Insociable
Ermite
Faudrait qu'on soit toujours entouré
Qu'on continue à parler
Même lorsqu'on n'a plus rien à se dire
Être seul c'est
Écouter son silence
S'ouvrir à l'inconnu
Peser chaque mot
Pour le rendre éclatant
La solitude est la source
Où j'étanche ma soif

EUGENIE. L'Étourdi reprend le chemin de l'ombre. La main tendue vers le prochain mur. On croit entendre « une marche est un trône, l'ombre d'un platane un royaume ».

11.

LE FRERE. Mesdames Messieurs

Ne vous laissez pas attendrir par cette histoire
J'ai bien peur que l'on vous ait détourné
Du vrai récit de ce soir
Celui-ci traverse et explose les murs de cette salle
Il est dehors
Il est dedans
C'est le nôtre
Et c'est le vôtre
Mesdames Messieurs
Vous avez le droit à une explication
Sur les événements auxquels vous venez d'assister
Et ceux qui restent à venir
Ce récit commence dans les années 1970
Aube d'un divorce
Les intellectuels de droite comme de gauche
Se convertissent rapidement au confort international
A la créativité ravageuse
A la crise salutaire
Crise se comprenant comme
Ce que l'on entend restructurer
Dans l'intérêt des puissants
Crise des finances publiques
Crise de la sécurité sociale
Crise des banlieues
Crise de l'emploi
Crise de la quarantaine
C'est une apocalypse en continu
Et tout va parfaitement bien
« Théoriser c'est terroriser nous dit-on
Toute volonté de transformation de la société est un totalitarisme en puissance »
Pourtant en 1981
Michel Rocard ministre d'Etat
Martèle « qu'il n'y a pas de changement sans risque
L'un et l'autre sont de l'ordre de la vie
Qui refuse le changement prépare son déclin
Demandez donc aux dinosaures »
Il est décrété que le passé est dépassé
Par conséquent faisons neuf
La nouvelle aire sera avant tout nouvelle
C'est l'heure du Nouveau Roman
Du Nouveau Réalisme
De la Nouvelle Vague
De la Nouvelle Cuisine
Des Nouveaux Philosophes
La Nouvelle Gauche
La Nouvelle Droite
Les Nouveaux Romantiques
Le Beaujolais Nouveau
La Nouvelle Société

Imputons-nous de notre mémoire
Nos solidarités
Nos certitudes
Et prenons un nouveau départ
En 1995
Jacques Chirac président déclare que
« La fermeture des usines c'est aussi
Hélas la vie
Car si les arbres naissent vivent et meurent
La règle est la même pour
Les plantes les animaux les hommes et les entreprises aussi »
La même année dans son ouvrage *Le Passé d'une illusion*
L'historien François Furet écrit
« Nous sommes condamnés à vivre dans le monde dans lequel nous vivons »

Et pourtant

Le réveil des pays
Qui refusent de solder leur culture
Au nom d'un progrès régressif
Est déjà en marche
Un autre chaos s'impose
Parfois la nature nous rappelle
Que la fin de la civilisation
N'est pas une mauvaise chose
Comme en 2003
Nouvelle-Orléans
L'ouragan est passé
Et ce témoignage reste
« Tout le monde s'est réveillé un matin et tout était différent
Il n'y avait plus d'électricité et tous les magasins étaient fermés
Personnes n'avait accès aux médias
Du coup tout le monde s'est retrouvé dans la rue pour parler et témoigner
Pas vraiment une fête de rue
Mais tout le monde dehors en même temps
Un bonheur
En un sens
De voir tous ces gens alors que nous ne nous connaissions pas »
En 2011
Les révoltés parce que sensibles
Se retrouvent également dehors
Pas par la force du déchainement des éléments
Mais par les typhons que provoquent nos gouvernants
Quatre personnes meurent
Quatre pays se soulèvent
Place Taksim
Place Tahrir
Place Maïdan
Place Puerto Del Sol
Place Syntagma
Mais aussi
Londres

Sidi Bouzid
New York
Dans les cœurs de villes
S'installe le masque de la colère

Et ce n'est pas fini
L'année suivant le mouvement des places
L'insurrection gagne enfin la France
Un scandale
Une escroquerie d'Etat
Une affaire une de plus
Pas plus graves que celles d'hier
Mais une de trop
L'offensive gagne les rues
On peut y lire
« Nouvelle résistance : seront tenus pour cible : le gouvernement actuel et tous ses
appendices, les partis politiques de la collaboration, les lobbies où s'élaborent les
programmes de l'idéologie et les organes qui la diffusent »
Qui ne veut pas troubler l'ordre n'a qu'à rester chez soi
Nous
Nous sommes sortis
Le scandale
Celui du suffrage universel qui permet
Aux riches d'acheter le pouvoir politique
Cette grande supercherie doit être dénichée
Notre émeute n'a pas d'autres buts que de troubler l'ordre
Afin de faire cesser un désordre bien plus grand
Qui est celui de nos gouvernements
Les faits sont là
Il n'y a qu'à y adjoindre le pas
La colère des gens est palpable
Les possibilités d'un mieux-vivre scintillent déjà
Ce qui nous manque
C'est la conscience que nous ne sommes pas seuls
Nous ne sommes condamnés à rien

Désignant les citoyens du vent

Ne vous laissez pas emporter par leur oubli
Ils sont murés dans leur apathie
Ils offrent leur liberté à la palabre
Désengagés par lâcheté
Parler est dépassé Théa

12.

UNE SERVEUSE. Un Café. Les verres et les additions sont autant de gouttes gonflant l'océan de la routine. Elle. Chez elle, le labeur est la joie bue et mangée des autres. Une main tend le verre. Un silence suit. Le pas reprend le cours de ce torrent jamais tari. Son ventre est une cavité qui fait courir. Le travail maintient en vie et abrutit. Les questions sont emportées dans le flot constant des verres et des additions. Chez elle, le labeur est la joie bue et mangée des autres...

WILLY. Ils ont des regards de
Il fait pitié
Que fait-il tout seul au restaurant ?
Il paraît que l'homme
A ce besoin de créer
Pour combler ce manque
L'incapacité d'enfanter
D'autres doivent se satisfaire
Des bras de leurs beautés
Des cris enfouis dans les oreillers

Un bruit sourd se fait progressivement entendre. Le vent des rues se lève. Agitations au lointain.

Ma Juliette
Un mot
Un secret
M'entends-tu ?
Ne t'ai-je jamais raconté
L'instant où je me suis mis à t'aimer
Pas la première nuit
C'était sous une mer de soleil
Dans l'herbe à se chamailler
De baisers
Toi sur moi
Moi sur toi
C'est parti d'un mot
Impossible de m'en souvenir
Ton rire a jailli
Comme une source
Un volcan tremblant
Je fus éclaboussé
De ton art pour la joie
Ton irruption de générosité
De mes lèvres
J'ai capturé les derniers éclats
De ton être sur tes joues
C'est ce qui m'a fait t'aimer
Ta main à saisir
Ta sincérité à embrasser
Ta vie à cueillir
Tu manques à mon pas
Tu manques à mon ciel
Amour

Tu es l'ombre de ma plume
L'ombre de mon aile

Le bourdon devient insoutenable. Willy fuit les villes.

13.

Le lointain est chassé à l'avant. Les agitations se précisent. Une foule forme une barricade.

LA FOULE. Dans la catégorie des « il y a deux types de gens », il y a ceux qui, à l'horizon, tuent pour leurs idées, et il y a les autres. C'est une lame de fonds égalisant les soulèvements. Le drame a lieu aujourd'hui. Les pavés essuyant les pleurs sont déracinés. Ils s'alignent et font face. Les mains sont armées. Les bras halètent. Les menaces fusent, parfois dans un même souffle. Willy est entre les fronts. Il n'y a plus de chars. Mais l'inaction prospère.

La foule repart à l'action au lointain.

14.

Un bip se fait entendre. La voix de Théa sur un message téléphonique.

THEA. Salut Willy
C'est Théa
J'espère que ton voyage se passe bien
Que tu te ressources comme tu le cherchais
Je ne suis plus sûr où tu es là précisément
Mais
Ecoute je sais pas si tu as lu les infos récemment
C'est désespérant
Les extrémistes tiennent la rue depuis plusieurs semaines
Chaque jour leurs rangs se gonflent
Ça pue la peur et la haine partout
Les propos homophobes racistes
A la télé dans les journaux sur internet
Des agressions dans les rues dans les amphis
Plein d'amis se sont barrés tant ça devient insoutenable
Les autres restent ici déprimés
Je ne sais vraiment pas comment on a pu en arriver là
Je comprends pas
Bref
Je sais pas quoi te dire
Rentre pas
Vraiment
Ne rentre pas
C'est à vomir de vivre ici
D'entendre leur rage
De penser qu'on partage la même langue
Le même pays
Reste là où tu es
Ou rentre je ne sais pas
Appelle-moi en tout cas

Un bip.

15.

WILLY. Tu pars ?
Quel chanceux
Tu vas prendre des couleurs
T'as le temps t'es jeune
Tu pars seul ?
Quel courageux
Sans amis oui
Un peu fou quoi
C'est bien
Les voyages forment la jeunesse

Ils forment à quoi ?
On apprend rien
On voit les misères
Et les beautés du monde
On revient
Point
On oublie
Tu vas prendre de l'expérience
Quelle expérience ?
Celle que vous accumulez
Comme des trophées
Épinglés au poitrail
Ça vous cloue au sol
Alors que j'grandis encore
J'ai de meilleurs horizons
Notre éducation au monde
N'est que notre résignation à l'époque
Devenir adulte c'est devenir
Une pâte modelable
Aux difformités du temps
C'est oublier
Notre talent premier
À l'innocence pionnière

Ça on vous l'dit pas
Faut partir pour savoir
J'le voulais ce voyage
Même seul
Surtout seul
Tout quitter
L'amour perdu
Loin derrière
Rien à faire
À part espérer
Tout quitter
Le boulot
Qui devient notre vie
Parce que c'est plus intéressant
Ça nous rend important
De s'affairer

Beaucoup bouger
Sa vie à sacrifier
Sur l'autel du travail
Amen
Moi je bosse quarante heures
Moi quarante-huit
Moi j'ai arrêté
De compter
Les week-ends
Connais pas
Un truc de fainéants
J'dors à peine
J'mange peu
Parce que je travaille je travaille
Là j'parle
C'est pour expliquer
Sinon j'travaille j'travaille
Ca me rend vivant
Elle est super ma vie
J'suis plus
Vivace
Que
Toi à
Vacancer
Regarde comment
J'suis plein
De
Vie

Puis après une longue journée de labeur
Un p'tit coup ca fait pas de mal
Hein
Puis un autre
Un p'tit
Puis comme toutes les journées sont longues
Et harassantes
Tous les soirs les bouteilles sont pleines
Et réconfortantes
Pis vois plus très clair
Fatigué
Alors cogne l'murs
Pour r'trouver l'lit
Pis demain s'ra mieux
Tous les jours
Suffit sa peine
Hein

Et puis si ton truc c'est pas l'boulot
C'est pas l'vin
Ce sera p'tet les soirées
Les jambes en l'air
Le cul au sol

J'en peux plus
Je suis parti
Pas l'temps d'emporter beaucoup
Pas grave
Je suis parti pour
Me retrouver moi
Moi seul
Sans ces couches de trop-plein
Apprendre à me connaître
Là où rien ne m'occupe
Où le tumulte environnant
Ne m'appelle pas
Là où ma voix m'étonne
Du silence qu'elle perce
Où toute ma vie se résume à
Ici et maintenant
Avoir le temps
Un temps qui n'en finit pas
C'est ce que j'voulais
J'suis heureux
J'suis seul
Là
Enfin
Quel ennui
Mortel
J'ai quitté masques et costumes
Plus rien
Et cette question
Qui me brûle la vue
Qui suis-je au fond ?
Qui ?
Qui peut y répondre
Sans tomber de vertige
Dans son propre abysse ?

Je vous entends
Vous vous dites
Que je suis bien
Triste
Narcissique
Ignorant
Déprimé
Bref
Parisien
Balayez la question si ca vous chante
Mais à l'heure la plus silencieuse
De votre nuit
Elle vous r'viendra à l'esprit
Pensez-y
Qui suis-je au fond

Vous entendez
Ce silence
Là je parle
Mais c'est pour vous montrer

Je m'ennuie
Vous aussi peut-être
On pourrait s'ennuyer à deux

À deux

Attendez
Y'a pas de raisons qu'on s'ennuie
Ici tous réunis
Partez pas
Partez pas
Je vais vous raconter une histoire
Ca peut pas faire de mal
Je me plains
Mais il m'en arrive
Des choses
Intéressantes
Maintenant je m'en aperçois
Mieux
Comme cette fois
On était au bar
Quatrième
Ou cinquième tournée
On s'est mis à courir dehors
Poursuivés par un gueulard
Pourquoi on courrait déjà ?
On sort du bar
Là une voiture
Cinq ou six tournées
Oui
On commence à
Sur la
Du
Sauf que le gars était dedans

Elle est pas très glamour cette histoire
Partez pas
J'ai mieux
Désolé j'débute
Dans la fable
Cette fois-ci
On marche en pleine nuit
Un peu éméché
On croise un parc
On escalade la grille
C'était qui on déjà
On se laisse choir dans l'parc

On s'en fout
Toujours moi moi moi
Partez pas
On est trop bien ensemble
Je vais parler des autres
De vous
J'en tiens une
Du beau
Du terrible
Du vrai quoi
J'y étais pas
Mais on me l'a si bien raconté
C'est comme si j'y étais

Croyez pas que je vous parle par ennui
L'ennui ce n'est que la surface en fait
Au fond il y a le néant
Le vide
L'absence de réponses
La prise de conscience
Qu'il n'y a rien à faire
Rien
Donc tout à imaginer
Tout

On revenait d'un bar
Toutes mes histoires débutent par un bar
Une époque où je sortais beaucoup
Plus calme maintenant
Mais j'commence à apprécier
C'est parti de là
On marchait
On chantait au frais
Le soleil tout récemment levé
Quand une mélodie s'est fait entendre
Un piano de rue
De je ne sais où
Léger
Doux
Eugénie s'est mise à pleurer
J'm'approche pour lui demander
Pourquoi
Pour mettre une main sur son épaule
Qu'elle s'envole sur le premier banc venu
Debout pour prendre de la hauteur
Elle commence à nous expliquer
Un souvenir
Que ce piano a ravivé
J'ai cru perdre

16.

EUGÉNIE. La raison

En apesanteur
Déroutée par la douceur crispée
De ces notes
Un monde où
Seul le piano et moi existions
Une brise m'aurait brisée
Mon corps tremblant
Ne tenait que suspendu
Par une note
Puis une autre
Et encore une autre
Chaque fois plus contradictoire
Et pourtant sachant répondre
À ma déraison
J'étais en élévation
À vivre la symphonie torturée du piano
Pénétrant en moi
J'ai pleuré
Comme une enfant
Sans raison
J'étais perdue
Abandonnée au noir profond de sa carrure
Qui m'a ravagée
Et comblée
Et cette jouissance inconnue
Se calma
Le souffle de la mélodie
Me redéposa sur terre
La poitrine palpitante
Le souffle court
Fragile
Reconnaissante
Légère

THÉA. Quelle beauté de t'écouter raconter

GUY. Ça m'a même un peu excité

THÉA. Va te trouver quelqu'un par pitié

GUY. Je cherche je cherche
Mais il paraît que je suis un pied pour draguer

THÉA. Vraiment ?

GUY. Moi je n'ai pas remarqué

EUGÉNIE. Regardez

THÉA. C'est mon frère

LE FRÈRE. Théa
Qu'est-ce que tu fais là ?

THÉA. Et toi
Vous combattez la menace conspirationo

LE FRÈRE. Arrête

THÉA. europeano-arabo

LE FRÈRE. Arrête

THÉA. gaucho

LE FRÈRE. Tais-toi
Ça t'amuse
Tu me singes devant tes amis
Le poing levé
Et après
Tu te sens mieux
Pour une nouvelle tournée
R'faire le monde aux terrasses des cafés

On a grandi ensemble
Je te connais
J'ai vu ce qu'ils n'ont pas vu
Les nuées dans ton regard
À chaque exclu crevant dans la rue
J'ai senti la tempête battre ton crâne
Tu étais mon filtre
Mes lunettes
Pour comprendre quelle tornade frapper
Je te regardais d'en bas
Tu ne t'en rendais pas compte
Sur le trône où je t'avais élevé
Je t'aimais

Mais tu t'es trahie
Du vide tu t'es contentée
J'ai cherché longtemps en toi
Ce qui avait crevé
Pourquoi tu t'es résignée
Ma sœur
Ma moitié
Tu portes le masque de combats
Qui ne sont pas ceux d'où tu viens

Regarde
Tu le peux encore
La société crache toujours plus de délaissés
Ceux qui ont travaillé
Et perdent le pain un toit une main
Regarde nos princes
Recouverts de la boue de leurs affaires

Dans l'alcool et ses vagues
Tu t'es abruti
Tandis que d'autres gagnent
Avec les dés tronqués du système
Je suis là
Je peux raviver en toi
La fièvre qui gardait mon monde à température
Si tu es perdue dans ton errance imaginaire
C'est à cause de la corruption
De tes idées et de leurs passeurs
Ces abondeurs en misère
Invitent le monde entier
À s'inviter
Ce qu'on partage aujourd'hui
Fait le lit de notre faim de demain
On ne peut pas les accepter
Regarde les agressions quotidiennes
Qui gangrènent nos villes
Hier je me suis fait frapper
Parce que j'aurai mal regardé
Aujourd'hui on me menace
Pour mes idées
On t'insulte dans la rue
Pour une jupe trop courte
Et tu continues à défendre
Ceux qui corsettent ta liberté d'être
Et de respirer
Qu'attends-tu
Pour comprendre que c'est maintenant
Qu'il faut frapper ?
Rejoins-moi
Guérissons notre démocratie
Nous redeviendrons maîtres du pays

THÉA. Je préfère ne rien faire
Que tout défaire comme toi
Tu divises ton pays
Au lieu de rêver son unité
Tu joues à la gué-guerre civile
Pour mieux délayer nos couleurs
Et

LE FRÈRE. Délayer nos couleurs
Je suis ton frère
Arrête de te mentir
Regarde
Oublie tes discours de gamine

THÉA. Ta gueule

Le frère repart à l'action au lointain.

THÉA. Connard

Quel con

GUY. Je ne savais pas que tu avais un frère

THÉA. C'est pas ma grande fierté

EUGÉNIE. Allons rentrons

THÉA. J'en ai marre de rentrer
De lui laisser la rue
Malgré les seaux de merde
Qui sortent de la bouche de mon frère
Il y a une chose où il n'a pas tort
Je n'fous rien
Je devrais lutter
Contre cette déferlante de troubles
Elle finira par nous emporter
Pourquoi cracher sur notre première richesse
Je ne comprends pas
On a le monde qui vient à nous
On marche dans la rue
On entend parler toutes les langues
On goutte à toutes les saveurs
C'est une invitation au voyage
Sur leurs visages

GUY. Ils reviennent

EUGÉNIE. Rentrons

LE FRÈRE. Rejoins-nous Théa
Parler est dépassé

EUGÉNIE. Qu'est-ce que tu cherches ?
Laisse-nous

LA FOULE *en coulisse*. Vive la République
Libérons la patrie de l'occupant

THÉA. Connards

EUGÉNIE. Tais-toi

LA FOULE. Qui t'insultes de connard ?

EUGÉNIE. Personne

THÉA. C'est vous
Bande de c

EUGÉNIE. Tais-toi

LA FOULE. La patrie aux patriotes

Théa chahute la foule, la foule réplique, un coup sourd résonne.

17.

WILLY. Combien de temps suis-je parti ?

Je me sens si traître

Si lâche

À me faire touriste

Écrire

Boire

Buller

Perdre mon temps

Abandonner mes amis

Et voilà Théa

À l'hôpital

La poitrine se soulevant artificiellement

Sa tête

Fracassée contre le pavé

Vingt ans

Et morte pour

Morte pour une connerie

Combien de personnes aurait-elle pu aimer ?

Combien de sourires lui restait-il à offrir

Combien de rêves

Enfouis sous un lit d'hôpital ?

Cette paix

Peine à couvrir

Le bruit sourd de la tête de Théa

Contre la pierre

18.

WILLY. Où suis-je ?

Cette chaleur

Ces cris

Ces débris

C'est un champ de bataille

À moins que ce ne soit qu'un rêve

GUY. Non c'est la guerre

WILLY. D'accord la guerre

C'est affreux

Ça manque un peu d'horreur

C'est horrible

Il faut les arrêter

EUGÉNIE. N'y va pas

Ils ne t'entendront pas

WILLY. Il le faut

Ils veulent embraser notre terre

Regarde leurs bidons d'essence

Leurs allumettes

EUGÉNIE. C'est déjà trop tard

Les flammes ont gagné leurs regards

WILLY. C'est vrai qu'il fait chaud ici

EUGÉNIE. Partons

WILLY. J'y vais

EUGÉNIE. Willy reviens

WILLY. Arrêtez-vous donc

Que voulais-je dire déjà ?

Ah oui

Ne voyez-vous pas que vous enflammez votre propre maison ?

LA FOULE (Lucas). Grâce au feu nous la purifierons

C'est vous qui l'avez réduite en cendres

À l'abandonner aux traîtres

LA FOULE (Virginie). Des traîtres ?

LA FOULE (Lucas). Oui partout

LA FOULE. À bas les traîtres

La patrie aux patriarches

WILLY. La connerie aux cons

GUY. La cochonnerie aux cochons

LA FOULE (Lucas). Écarte-toi ou tu périras

WILLY. Plutôt mourir
Quel effet cela fait

LA FOULE. C'est à cause de gens comme toi
Que notre terre est rongée
Par la noirceur d'autres bouches
Débarrassons-nous des traîtres à la patrie

LA FOULE (Virginie). Vous avez dit traîtres ?

LA FOULE. À bas les traîtres

LA FOULE (Lucas). Ce pays c'est la démocratie

LA FOULE (Virginie). La liberté

LA FOULE (Lucas). La chrétienté

LA FOULE (Virginie). Le vin

LA FOULE (Lucas). Le saucisson

LA FOULE (Virginie). Le camembert

LA FOULE (Lucas). Le bœuf bourguignon

LA FOULE. Pas l'couscous
Pas l'houmous
Pas les frimousses
Nous récupérerons le pain de leurs bouches

JULIETTE. Serre-moi
Plus fort
Dis-moi que tu m'aimeras toujours
Que tu seras toujours là pour moi
Crie-le

LA FOULE (Lucas). Camarades
Au nom de notre camaraderie
De notre drapeau tacheté de noir
De nos monuments monumentaux
De notre grande culture
De nos pains au raisin

LA FOULE (Virginie). Ils sont si délicieux

LA FOULE (Lucas). Oh oui ils le sont
Nous reprenons aujourd'hui le pouvoir
Vive notre nation et vive le saucisson

JULIETTE. Crie-le
Aime-moi pour toujours

WILLY. C'est un coup d'État

GUY. Pour du saucisson
Protégez les cochons
Les réserves de cantal
À l'attaque
Willy ne reste pas à rêver
Prends les armes

LA FOULE (Lucas). Sous l'autorité de notre nation éternelle
Nous brisons ces chaînes traîtresses

LA FOULE. À bas les traîtres

LA FOULE (Lucas). Et rétablissons
La patrie aux patriciens

LA FOULE. Amen

GUY. Il faut fuir
Ils attaquent au boudin blanc
Et à la moutarde forte
Willy reveille-toi

JULIETTE. Crie-le

WILLY. Je t'aime
Pardon Amour
Je t'ai trahi
Je suis parti

19.

WILLY. J'ai peur de perdre
Tous les kilomètres accumulés
Tous les visages rencontrés
Toutes mes pensées rêvées
Dans l'abysse de la routine
Ma rose au bout des dents
Celle de mes vingt ans
Quand flétrira-t-elle ?
J'ai peur qu'après le souffle de mon voyage
L'accalmie s'abatte sur mes nuits
Il faut que je mette sur le papier
Mes rêves envinés
Pour ne pas m'empierger
Dans ma lancée
La parole peut sauver

ÉPILOGUE

GUY. Vite

Les sifflets de gare claquent l'air
Les locomotives happent nos rêves
Allons le cœur palpitant
Les rattraper au loin

WILLY. Nous devons nous quitter

EUGÉNIE. Je hais les adieux

WILLY. Plus d'adieux

EUGÉNIE. Pourtant c'est la fin de notre histoire

GUY. Et le commencement de bien d'autres
Nous avons appris à vivre ce monde

EUGÉNIE. Nous savons que la larme et le rire
Sont les deux composantes de la vie

GUY. Qu'importe de brûler
Tant que l'on ne cesse de voler

WILLY. Je me fais costumier
À draper de mots
Mon passant cette éternité
Théa
Excuse-moi
J'ai troqué toute constitution
Pour toujours plus de plomb
Sur ma peau et celles des autres
Gratter
De notre fin
J'ai arraché un sursaut
Pour enfin commencer

Regardez

GUY. Nous
Peuple du souffle
Ceci est un nouveau monde

WILLY. Écoutez

EUGÉNIE. Notre hymne
Ce chant des belles rencontres

GUY. Notre devise est de refuser l'éternité

EUGÉNIE. Non merci

WILLY. Respirez

GUY. Ce goût de dernière fois
Qui me fait aimer
Les feuilles d'automne s'égrenant au vent
Les robes des femmes
Chahutées d'une bourrasque
Un parfum vanillé emporté
D'un souffle
Jusqu'au rôle final

WILLY. Notre passeport est notre oreille ouverte
Tamponnée d'un sourire sur notre visage

GUY. Notre patrie n'a pour limite
Que la fatigue de la jambe

WILLY. La vie est une aventure
Si l'on sait saisir son élan
Un amour est un privilège
Offert aux chanceux
Pour le reste je préfère être un avion
De papier et vivre
Dans les caprices du vent

GUY. Vite
Nos trains se mettent en branle
Il faut nous quitter

EUGÉNIE. J'ai envie de tout regarder
De tout toucher
D'emporter un peu de vous
J'ai les yeux gonflés
Mais je ne veux pas pleurer
Théa m'a dit une fois

WILLY. C'est le fardeau de notre âge
Vivre à l'avant-scène de la nuit
Papillonner sans cesse
Pour s'éclairer le cœur
De nouvelles étoiles

Eugénie je te le dis
J'ai tué les adieux
Les mots sont mon éden
Où je joue à être Dieu
De papier je vous ai façonnés
J'ai peuplé mon silence
D'une foule de paroles
Pour battre l'évidence
Embrasser mon questionnement
Et dépasser
Terrasser
À jamais
Le temps

Je tourne la page où
J'ai appris à écrire
Qui suis-je
Sur mon carnet
Ma vie
J'y dévoilerai
D'autres questions

La vie est une chose légère
À nous d'en faire un roman
Tout en sachant éperdument
Que ce n'est qu'un roman
Ce n'est que du vent
Mais quel vent

Celui-ci répète en boucle les trois dernières lignes. La musique prend le dessus sur les mots de Willy.

FIN

ⁱ René Char, *Les Matinaux*, 1950.

ⁱⁱ Albert Camus, *L'Envers et l'Endroit*, 1937.